

CONFÉRENCE PRONONCÉE PAR
MONSIEUR LE PROFESSEUR JEAN FRANCOIS MATTEI
PRÉSIDENT DE LA CROIX ROUGE FRANCAISE

Quelle humanité pour la maternité ?

Introduction

L'idée de « maternité » n'est pas aussi simple que son usage courant tend à le laisser croire.

Bien sûr, la maternité désigne d'abord la qualité d'être mère, avec tout ce que ce mot implique dans notre système de représentation collectif : de l'allaitement aux paroles de réconfort, en passant par les gestes d'affection et les attitudes de protection.

Mais, la maternité définit aussi un état clairement identifié dans notre code civil : en Droit, la maternité est le lien qui unit socialement et irréversiblement l'enfant à sa mère, et c'est ce sens de la « maternité » qui est discuté en éthique lorsqu'on parle de « recherche de maternité », lorsqu'on évoque ce droit imprescriptible d'un enfant à connaître sa mère.

Enfin, la maternité c'est encore tout un ensemble de situations qui se succèdent du désir d'enfant à la conception puis à la grossesse. La maternité ne commence pas seulement à la naissance. On parle aussi de « maternité » avant même que l'enfant ne

soit sorti du ventre de sa mère. Une femme ne dit pas qu'elle est enceinte d'un « embryon » puis d'un « fœtus », ce qui serait finalement légitime si l'on envisageait la grossesse uniquement sous l'angle scientifique. Dès qu'elle est enceinte, une femme dit qu'elle attend un enfant. Elle se reconnaît déjà en tant que mère avant de l'être civilement parlant. Bien sûr le Droit ne voit pas les choses de cet œil, mais le Droit a ses raisons que la maternité ignore et nous n'allons pas entrer dans ce débat difficile.

De fait, à l'heure où la prise en charge périnatale se subdivise en de multiples spécialités médicales, ce rapide coup d'œil sémantique nous rappelle que la maternité est un concept qui englobe, tout à la fois, l'avant et l'après naissance, le pré- comme le post-natal, selon un continuum. La maternité n'apparaît pas soudain à la naissance, mais elle se tisse lentement à travers la relation qui s'établit entre la mère et l'enfant.

Quel que soit le contenu, quelle que soit la nature de la période prénatale, c'est dans cette période, précisément, que se construit la maternité.

Que la naissance ne soit qu'une étape dans un processus continu, voilà ce qui rend si problématique, soit dit en passant, le concept de *mère porteuse*. Dans cette pratique appelée pudiquement « gestation pour autrui », la maternité n'est plus une expérience émotionnelle et charnelle. Ce n'est plus qu'un état socialement institué par des dispositions contractuelles dont on voit les limites et les manques. La maternité est, alors niée comme dynamique temporelle, elle est dissociée contractuellement.

Il est difficile, voire impossible, d'accepter cette pratique là, sauf à dénaturer l'idée même de la maternité, notamment parce qu'elle fait l'impasse sur la transformation qu'est la maternité. Oui, la maternité est transformation. Je veux dire ce « changement de formes » du corps de la femme enceinte qui se modifie peu à peu au cours de la

grossesse. Et cette transformation ne concerne pas seulement la silhouette. L'organisme connaît un remaniement biologique interne considérable qui retentit sur la vie émotionnelle.

Et la transformation est également sociale, ne serait-ce que par les regards et les rapports nouveaux qui se dessinent. Une grossesse est un événement social qui rejailit autour du corps comme les cercles concentriques que dessine la pierre jetée dans l'eau. C'est toute la famille qui se trouve transformée : un enfant devient frère ou sœur, un frère devient oncle, une mère devient grand-mère, chacun est concerné. La naissance de l'enfant modifie les positions des uns et des autres sur l'arbre généalogique.

Enfin et surtout cette transformation est **ontologique**: une femme qui devient mère pour la première fois change d'être ; elle cesse à jamais d'exister à titre de personne indépendante. Son destin est à jamais scellé à celui de l'être à qui elle a donné la vie. Car donner la vie, pour un humain, c'est donner de soi, c'est accepter d'être pris en otage par un autre que soi, et s'en réjouir le plus généralement.

Je précise « généralement » car il y a quelques temps déjà que devenir mère est devenu chose complexe. A l'idée de maternité s'attache dorénavant une certaine inquiétude, un sentiment d'isolement. Au fil du temps, cette période magique qui fonde notre humanité se voit, peu à peu, transformée sous l'effet d'une double évolution.

- la disparition du sacré,
- et l'invasion de l'artificiel.

1) La disparition du sacré, d'abord,

Les débuts de la vie ont toujours été ritualisés et sacralisés, quelles que soient les civilisations. Dire que la maternité est « sacrée » ne revient pas à en faire un événement mystique, mais simplement un événement « à part » puisque le mot « sacré » vient du latin « sacer » qui signifie « ce qui est à part ». Et c'est bien la réalité : « Donner la vie » pour un humain est un phénomène « à part », qui ne ressemble pas à une naissance dans le règne animal. C'est un phénomène qui comporte une dimension anthropologique et culturelle.

Tandis qu'une femelle animale « met bas » ses petits, une femme, elle, met son enfant au monde ! Une naissance humaine ce n'est pas l'apparition dans l'espace d'un individu de la même espèce qui viendrait s'ajouter à d'autres congénères qui étaient déjà là avant lui. La naissance humaine c'est une mise au monde. Or qu'est-ce qu'être mis au monde pour un humain ? Être mis au monde c'est être accueilli et recueilli entre des mains humaines. La naissance est d'emblée un phénomène collectif car une mère ne prend pas elle-même l'enfant qu'elle déloge de son ventre. Elle est accompagnée par un soignant, une sage-femme, la présence d'un tiers qui lui remettra son bébé entre les bras. C'est cet accueil qui conditionne toute la dimension socioculturelle qui se dessine. L'enfant qui a été abandonné dans la forêt et élevé par des loups n'a pas été « mis au monde ». C'est un enfant bien sûr. Mais c'est un enfant - loup. Il a été abandonné dans la nature, il n'a pas été « mis au monde ». Le monde ce n'est pas la nature ; le monde, c'est l'univers des hommes, de leurs codes et de leurs coutumes, de leurs rites et de leurs mœurs.

Même lorsqu'il est mort à la naissance, on peut dire d'un nouveau-né qu'il a été « mis au monde » du fait précisément que son corps a été porté entre des bras, parce que sa peau a été touchée par des lèvres, caressée par des doigts humains. Il a été

prénommé, toiletté, habillé ; il s'est livré à un regard humain dans un monde habité et accueilli par la communauté des hommes. Une mise au monde n'est donc pas une affaire privée mais un événement collectif qui appelle la présence et la sollicitude d'autres humains.

Il y a d'ailleurs une revendication de plus en plus forte qui s'élève pour plus d'humanité, vis-à-vis des enfants morts - nés, des enfants nés non viables, et même vis-à-vis des fœtus en vie qu'un accident viendrait supprimer !

Face à cette revendication, le Droit reste sourd. Pourtant l'humaine maternité réclame son histoire, le rite et la reconnaissance qui lui sont parfois refusés.

Précisément, la déshumanisation commence là ! Là où la pensée qui médite s'efface au profit d'une pensée qui calcule, là où l'intelligence du cœur le cède à l'intelligence qui planifie. On découvre, peu à peu, que nous sommes devenus incapables de parler de la maternité autrement qu'en termes juridiques, administratifs, épidémiologiques, médicaux, techniques, scientifiques ou même économiques !

Cette désacralisation de la maternité n'est peut-être pas sans lien avec la perte de la dimension spirituelle de notre culture. Je ne veux pas évoquer ici le fond métaphysique des interrogations liées au début de la vie et à la naissance, mais m'en tenir à la seule philosophie, ce qui est déjà bien suffisant !

La mère de Socrate était sage-femme et ce métier a paru suffisamment noble aux yeux de son fils, pour qu'il en fasse la méthode même de recherche de la vérité. La pédagogie socratique consiste à ne pas inculquer des vérités toutes faites dans l'esprit de ses élèves mais à les faire « accoucher », à faire venir au-dehors les vérités qu'ils portent en eux à l'état latent, à la manière de la sage-femme qui aide à faire sortir les

corps de l'obscurité des ventres maternels. C'est ce que l'on a appelé la maïeutique socratique, « maïeutique » voulant dire en grec « art d'accoucher ».

Platon, le principal disciple de Socrate, n'est pas, lui non plus, demeuré insensible à la thématique de la maternité. Dans l'enfantement, dit-il, nous donnons naissance à un autre qui porte une partie de nous-même, et ce faisant, nous cherchons à atteindre l'immortalité. « **L'objet de l'amour, lit-on dans le *Banquet*, c'est aussi l'immortalité** ».

Hegel, à son tour, va beaucoup disserter, au XIX^e siècle, sur la naissance de l'enfant, sa signification spirituelle et le lien nouveau qu'il noue entre ses parents. Sa présence au monde comporte une dimension spirituelle en ce sens qu'il change la nature du lien entre sa mère et son père.

L'enfant exprime donc toujours autre chose que sa matérialité physique. Sa présence mystérieuse est l'expression vivante d'un lien invisible, intime et affectif, qui dépasse le lien charnel et sanguin. En d'autres termes, la maternité est aussi une question de paternité.

Cette affirmation pourrait prêter à sourire, aujourd'hui, tant les choses ont changé. La réflexion sur la maternité a été déplacée, voire confisquée, par les courants de pensée féministes américains. On est passé d'une idéalisation de la maternité, parfois excessive, il est vrai, à sa désacralisation dans le biologique. Toute valorisation de la maternité a été suspectée comme instrument de soumission de la femme aux désirs des hommes de se donner une descendance. Hegel n'a rien de plus à nous enseigner que Platon sur la maternité car ce sont des hommes et la maternité est une histoire de femmes. Le discours de l'homme sur la maternité est forcément celui d'un

mâle dominant qui ne devrait rien dire d'autre que des choses scientifiques et techniques sur la maternité sous peine de sortir de son rôle et de sombrer dans une valorisation suspecte...

Ce n'est pas le lieu de développer ce point, pourtant décisif pour comprendre l'évolution des idées, mais réduite à sa dimension biologique, la maternité perd alors toute dimension sacrée. Elle n'est plus qu'un simple processus mécanique et physiologique. Je vous renvoie simplement à Simone de Beauvoir dans « *le deuxième sexe* » écrit en 1949 : « la grossesse est surtout un drame qui se joue chez la femme entre soi et soi » (*Deuxième sexe*, II, p. 307).

Dans un récent ouvrage à succès, tout aussi sarcastique qu'éloquant, « **Mère indigne, mode d'emploi** », l'instinct maternel est tourné en dérision. L'auteur se pose cette question qui donne le ton du livre : si je ne l'allaiter pas jusqu'à l'âge de huit ans, deviendra-t-il un serial killer ?

Le but de ces courants de pensée est d'enterrer l'idée archaïque selon laquelle la maternité est naturelle et source de bonheur. Cessons de croire que donner la vie à un enfant est l'accomplissement des aspirations les plus profondes de la femme.

Loin de moi l'idée que toutes les grossesses aient été heureuses par le passé, mais de fait le balancier s'aventure désormais dans des zones d'autant plus troublantes qu'à la désacralisation s'ajoute :

2) L'invasion de l'artificiel.

Naturellement, une grossesse, on le sait bien, peut être pathologique ; elle peut être aussi la cause de pathologies somatiques ou psychologiques. Le fait n'est pas nouveau et chaque jour apporte son lot de grossesses auxquelles se rattache un destin

maudit : grossesses indésirées qui se terminent, parfois, par un accouchement anonyme, grossesses précoces chez les adolescentes, grossesses interrompues à la suite de la découverte d'une anomalie fœtale grave, naissance d'un enfant différent des autres... Ces souffrances morales, frappées du sceau de la malchance, nous les comprenons, nous pouvons leur apporter notre compassion et notre soutien.

Mais ce qui nous interroge aujourd'hui, c'est le fait que la maternité puisse être traumatisante y compris en dehors de ces tragédies de l'existence. Ce que l'on apprend de nos jours sur la période qui suit l'accouchement est assez préoccupant. L'accroissement du nombre de symptômes dépressifs chez les jeunes mères, dans les trois premiers mois qui suivent la naissance de leur bébé ne peut pas nous laisser indifférents. Un Rapport publié en 2000 note que « jamais une société humaine n'a laissé les jeunes mères aussi seules sans aide pratique, ni soutien moral ignorant tout de ce qu'est un vrai bébé ».

A vrai dire cette situation s'inscrit dans le prolongement d'un processus anxiogène qui commence bien avant la mise au monde de l'enfant. Nous sommes les contemporains d'une mutation de la maternité, qui est de moins en moins une expérience naturelle et de plus en plus une épreuve médico - technique. Car, même lorsque aucun coup du sort ne vient troubler son déroulement, la grossesse tend à devenir pathologique sous l'effet de sa médicalisation accrue. C'est là que réside le paradoxe : la maternité est devenue une source d'insécurité alors même que nous disposons de techniques d'exploration hautement sophistiquées pour en surveiller le bon déroulement ?

La mort périnatale ou la mort des femmes en couche ont cessé d'être des fléaux collectifs même s'il faut encore faire mieux. L'accouchement, cet acte naturel pratiqué par les femmes depuis que le monde est monde, a été surmédicalisé au point qu'il nous paraît normal de traiter une femme enceinte comme « une patiente ».

De fait, « en France, on a trop tendance, désormais, à considérer la grossesse comme une maladie, un véritable parcours du combattant pour le professionnel qui en la charge et qui doit, mois après mois, débusquer les embûches ; il ne sera tranquille que quelques jours après la naissance, quand la mère et l'enfant quittent le service de la maternité ».

Autrement dit, un événement naturel de la vie s'est trouvé insensiblement transformé - par la conjugaison des progrès de l'obstétrique, de l'échographie, de la génétique, de la néonatalogie -, en pathologie virtuelle.

A la suite des états généraux de la naissance en juin 2003, il était déjà apparu que si la majorité des femmes estimaient que la sécurité lors de l'accouchement était essentielle, elles attendaient qu'une plus grande place soit réservée à l'accompagnement *humain*. La rationalisation du dispositif de contrôle de la qualité des enfants à naître est lancée et on ne l'arrêtera pas. Ce système a abouti, trop souvent, à une dépersonnalisation de la relation avec les femmes enceintes, où le sens de la générosité se trouve concurrencé par le souci de la compétence. L'attention du médecin est désormais polarisée sur les risques : « et s'il arrivait quelque chose ? ». L'affaire Perruche n'a rien arrangé à la question. Accompagner les femmes enceintes signifie désormais : évaluer les risques et repérer d'éventuelles anomalies. Dans le terme « risques » J'inclue, évidemment aussi les risques judiciaires pour le professionnel.

Conclusion

J'aurais pu étayer mon propos par des exemples empruntés aux techniques de procréation artificielle, aux techniques du dépistage sérique du risque de la trisomie 21, aux dérives prévisibles du diagnostic préimplantatoire, à l'accouchement sous X, voire évoquer l'utérus artificiel décrit par Henri Atlan. Je préfère rester simplement dans le quotidien des jours avec la sortie de la maternité dès le deuxième jour après l'accouchement. Médicalement possible, économiquement souhaitée, ce n'est pas l'attitude la plus humaine qui soit pour les jeunes accouchées.

Il nous faut absolument remettre de l'humain dans la technique, remettre du social dans le médical. Plus d'humanité pour la maternité c'est possible moyennant la mise en œuvre de solutions pragmatiques et innovantes pour contrebalancer l'isolement social et la technique médicale. C'est dire la nécessité du travail en réseau, du recours aux aides psychologiques, en passant par l'amélioration des infrastructures, le développement d'unités de suites de couches, maisons de la maternité ou accompagnement à domicile.

Beaucoup de propositions éclairées ont été écrites sur ces sujets. C'est surtout une question de prise de conscience et de volonté. Il nous faut mener une réflexion plus globale sur ce que signifie aujourd'hui la maternité, sur les évolutions sociales qui ont pu contribuer à sa déshumanisation. On perçoit un mouvement qui apparaît, qui renouvelle les façons de faire et de penser.

Plus d'humanité pour la maternité, cela signifie un peu plus de visages humains, un peu plus de paroles et de rites, un peu moins de discours stéréotypés et techniques.

La composante anthropologique demande à être réinterrogée à la lumière des sciences humaines, abordée dans les cursus menant aux diverses professions de santé qui gravitent autour de la maternité. Les formations aux professions de la naissance ne peuvent pas faire l'économie d'une interrogation sur la symbolique de la mise au monde d'un enfant, sur son environnement psychologique, affectif, relationnel.

Nous interroger sur la mise au monde des enfants, c'est en même temps nous interroger sur le monde dans lequel ils vont avoir à grandir et à s'épanouir. De la qualité de l'accompagnement de la maternité dépend la qualité de la vie de l'enfant à venir.